

SYDNEY LEVY, FREUD ET L'HOMME VERTICAL. AUTOCHTONIE ET POLITIQUE

Paris, Édition des Crépuscules, 2010, 104 p.

Karima Lazali

L'Harmattan | *Che vuoi ?*

2011/1 - N° 35
pages 177 à 180

ISSN 0994-2424

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-che-vuoi-2011-1-page-177.htm>

Pour citer cet article :

Lazali Karima, « Sydney Levy, Freud et l'Homme vertical. Autochtonie et politique » Paris, Édition des Crépuscules, 2010, 104 p.,
Che vuoi ?, 2011/1 N° 35, p. 177-180. DOI : 10.3917/chev.035.0177

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Sydney Levy
Freud et l'Homme vertical.
Autochtonie et politique

Paris, Édition des Crépuscules, 2010, 104 p.

Karima Lazali

Sydney Levy propose dans ce très bel ouvrage une réflexion minutieuse sur le processus conduisant au devenir humain de l'homme. Il s'appuie sur le constat qu'il ne va pas de soi de se tenir debout et, de ce fait, d'être un homme « vertical ». En effet, l'existence des enfants sauvages a pu témoigner de cette fragile frontière entre l'humain et l'animal, impulsant chez les chercheurs une question fondamentale autour « du point d'origine de l'humanité de l'homme » (p. 13). Ainsi, l'auteur a recours à différentes disciplines pour déconstruire ce qui s'apparente à une évidence : la posture verticale de l'humain. Sa recherche patiente au travers des sciences naturelles, de la philosophie, de l'anthropologie et, enfin, de l'art et de la mythologie est au service de ce questionnement lancinant : quel serait le point discriminant l'humain et le non humain ? Et comment l'humain se maintient-il en tant que tel au regard de « sa fragile identité » ? (G. Agamben, repris par S. Levy, p. 13).

Si le devenir humain n'est jamais acquis de manière définitive, c'est qu'il y va d'un mouvement dynamique de lutte entre ce qui fût et ce qui advient. La perte, dans ce cas, est organisatrice de la lutte de l'homme pour rester humain. La verticalité est utilisée par S. Levy comme un « opérateur » pour penser l'entrée dans l'histoire, et ainsi accéder au point de croisement entre le fini et l'infini, et aux destins collectifs de ce processus. Il se situe en cela au plus proche de la pensée freudienne lorsqu'elle affirme que le collectif se loge, telle une pliure interne, dans la vie psychique du sujet singulier. Il s'agit de retrouver dans l'écart cette absence radicale d'opposition entre ce que Freud nomme « psychologie individuelle » et « psychologie sociale »

(dans « Psychologie du moi et analyse des foules », 1921). L'enjeu de cette logique à l'œuvre dans la pensée de S. Lévy ouvre de manière magistrale la voie à la posture politique de l'humain.

Si le redressement de l'humain est l'effet corporel de la prise du corps par le langage, il pourrait s'apparenter à une coupure « fragile » entre la préhistoire et l'histoire. Cette opération d'entrée dans le langage occasionne un arrachement inaugural qui crée du corps et, dans le même temps, inscrit du sujet. Ainsi, la verticalité devient un des noms du parlêtre ouvrant à une écriture nouvelle des coordonnées temporospatiales et donc du rapport au monde. De ce moment fondateur de la vie psychique se trace un point à partir duquel se déploie l'irréductible intrication du sujet psychique et du politique. Est-ce à dire là que l'inconscient est le politique ?

Pour aller plus loin sur le chemin de cette question, suivons l'étroit tissage de l'auteur entre ces deux dimensions. Sydney Levy reprend le travail dynamique de pensée engagé par Freud autour de cet étroit et insaisissable lien (autrement que par la mythologie) entre phylogenèse et ontogenèse. La phallicisation du corps par le langage est une opération violente de coupure inaugurale, dans la mesure où elle introduit un arrachement d'avec la terre, concomitant à la naissance du sentiment moral, du dégoût et du passage crucial de l'odorat au scopique. L'auteur avance ici l'hypothèse centrale de sa réflexion : il avance que ce détournement de la terre des origines, condamnant l'homme à ne penser l'origine qu'en termes de construction fantasmatique, produit l'émergence du *sol* comme surface politique. Le rapport archaïque à la terre succombe au refoulement pour laisser place à cette formule freudienne : « Psyché est étendue, et n'en sait rien. » Ainsi, S. Levy écrit : « ...Le destin selon lequel la terre est décidément le topos de l'animal non humain s'affirme de plus en plus... C'est en quelque sorte la station debout qui crée l'homme. Elle le tourne vers le ciel d'où il puise ses qualités, qui le font s'élever au-dessus de la condition animale et terrestre » (p. 27). Le vertige devient une position inhérente à l'homme vertical et, partant, une chance qui met en jeu de manière ludique une tension vivace entre la chute et l'élévation. C'est d'ailleurs ce mouvement d'oscillation qu'éprouve l'enfant dans son apprentissage de la marche, et dont certains adultes conservent quelques réminiscences à travers leur rapport au vertige. Est-ce à dire que le corps du parlêtre est marqué du souvenir inconscient de ce temps de non-distinction entre terre et sol ?

Par ailleurs, si la constitution du corps vertical par le langage repose sur une perte fondatrice, il est important de souligner que l'auteur fait émerger le creux comme lieu de commémoration de la perte, sorte de trace d'où ça tient debout : « ...Seule la bipédie de type humain permet une verticalité ! En effet, l'acquisition chez l'homme

de la lordose lombaire (le creux du bas du dos) lui permet au cours de la station érigée un compromis entre mobilité et stabilité » (p. 33). Il y va donc d'un mouvement dynamique incessant entre la fixité du point et la mobilité du creux. La stabilité devient le produit non fini d'un travail de liaison des contraires, aux coordonnées dynamique, économique et enfin topique. En d'autres termes, la topographie du sujet se dessine dans le vacillement ponctuant le passage entre inscription et effacement. Il semblerait que ce soit dans cet intervalle du passage que gît la « fragile identité » et la « précarité de l'humain » (Agamben, repris par S. Levy p. 13).

Désormais, à l'illusion de l'acquis se substitue l'incertitude d'un devenir qui ne cesse d'altérer la fixité démoniaque pour prendre voix (voie). Difficile tâche de l'humain en tant que parlant !

Le vif de la pensée de S. Levy se situe dans la grande avancée qu'il formule lorsqu'il propose d'envisager l'émergence de l'homme vertical à partir d'un renoncement à la terre au profit d'une position qui se tient envers et sur le sol. Nous entendons ici l'actualité saisissante de la question de l'identité nationale et ses dérives, lorsque sa logique se déploie à partir d'une confusion entre terre et sol. Par ailleurs, la naissance du sol comme surface politique de la vie psychique repose sur une « béance » occasionnée par la perte de la terre, d'où s'impliquerait le sentiment de la citoyenneté. Celui-ci se fonde par conséquent d'un dire « oui », sorte d'affirmation primordiale à la séparation, comme rupture inaugurale. La traduction politique de cette opération irrémédiable d'arrachement interne cause une tuchè entre le corps vertical du parlêtre et le politique. Dans le fil de ce raisonnement, serait-ce à dire qu'il n'y a d'identité que de séparation ? Lutte incessante des tendances contraires entre l'appel à la terre et le renoncement à cet engloutissement pour advenir comme sujet dans le langage de la psyché, et citoyen dans le dialecte du politique.

Ainsi, maintenir de l'ouvert et de l'irréductible entre la terre et le sol serait la tâche de la fonction sujet. En effet, l'arrachement structural produit du seuil et de la circulation entre l'intime et le collectif. En d'autres termes, Sydney Levy nous pousse à penser d'une manière originale et sans précédent la citoyenneté comme une dimension de l'« extime ». C'est pourtant dans une absence regrettée de référence à la théorie de Lacan dans cet ouvrage que l'auteur rejoint les nouages proposés par Lacan entre des dimensions *a priori* exogènes.

S. Levy fait pivoter sa fine et remarquable construction de la fonction sujet et ses destins (collectifs) autour d'un triptyque, à savoir le corps, le langage et le politique. Par cet acte, il pose un refus quant à toute forme d'annihilation humaine, et produit un éloge de la séparation comme point historique de naissance toujours en devenir, à

condition de laisser place au travail de l'altérité interne, sorte d'intime au visage du « corps étranger », dans l'équivocité de la formule.

En guise de conclusion à cette proposition de lecture, disons que *Freud et l'Homme vertical* est un ouvrage qui, espérons, fera date du fait de l'articulation entre une question remontant à l'Antiquité, à savoir ce qui distingue l'humain, et la vive actualité politique qui reprend, dans la surdité, le fantasme d'une hiérarchisation des humains.

Saluons le courage de l'auteur et le tranchant de sa pertinence qui inscrit de fait sa réflexion dans le prolongement des travaux de Freud, Lacan et Foucault.